

ISABELLE DEVERS

LA
COLÈRE
DU
VIDOURLE



Isabelle Devers

La Colère du Vidourle

© Isabelle Devers, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0020-4

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon fils

« N'allez pas là où le chemin vous mène,
allez plutôt là où il n'y a pas de chemin
et laissez votre propre trace. »

Ralph Waldo Emerson

Prologue

L'homme marchait, concentré sur chacun de ses pas. Il ignorait où il allait, il ignorait pourquoi il marchait. On lui avait dit d'avancer. Ou peut-être pas. Mais à cet instant, sa vie se résumait à ce seul objectif, marcher dans la lumière déclinante du crépuscule, courbé, haletant, insensible à la douceur de l'air environnant. Une sueur glacée perlait à son front et auréolait sa chemise en diffusant alentour une odeur rance et piquante. Il était épuisé.

Depuis quand n'avait-il pas mangé ? Son esprit affaibli avait oublié la date de son dernier repas et il ne possédait plus, de toute façon, la capacité de s'interroger. Toute pensée cohérente avait basculé dans les recoins obscurs de sa conscience pour disparaître, ne laissant affleurer qu'un instinct primitif. Nulle possibilité de réflexion.

Trébuchant sur une pierre, l'homme s'effondra lourdement dans un nuage de poussière sèche. Il resta allongé un instant à plat ventre, la joue posée sur le sol caillouteux, inapte à comprendre que le vacarme désordonné et sourd qui résonnait en son crâne n'était autre que le battement de son cœur.

Soudain, son bras se souleva. Quelque chose le tirait. Dans la pénombre, il discerna une lanière de cuir autour de son poignet. Laquelle se tendit de nouveau brusquement, l'incitant à bouger et à continuer. Il aurait pu avoir peur, mais étrangement, le contact du cuir sur sa peau fit surgir en lui une impression rassurante. Peut-être une réminiscence de sa vie passée ?

Péniblement, il se mit à genoux. Obsessionnel, il fallait qu'il avance. Le visage maculé par la poudre jaune du chemin, il se redressa en soufflant bruyamment. Il avait vaguement senti une poussée dans son dos, comme un encouragement. Mais était-ce un rêve ? Le bras tendu devant lui, tiré par la sangle, il recommença, un pas, puis un autre. Sa langue râpeuse tenta d'humecter ses lèvres. En vain. Sa bouche n'était qu'une cavité aride et brûlante. La soif le tenaillait, chacune des cellules de son corps hurlait son besoin de boire.

Parfois, mais était-ce le fruit de son imagination, il percevait un son rauque tout près de lui. Une angoisse sourde, une crainte diffuse l'emplissaient alors. Mais il se contraignait à avancer, encore et encore. Sa délivrance était à ce prix.

Il marchait vers son salut.

I.

Carlos Spineiro se sentait fatigué. À soixante ans passés, ce boulot d'homme d'entretien, qui lui permettrait de gagner les trimestres manquants pour mériter sa retraite, l'épuisait. Son corps malingre, petit et sec répondait de plus en plus difficilement à ses sollicitations. Ses rhumatismes et une arthrose féroce lui rappelaient sans cesse qu'il n'avait plus vingt ans. Il soupira en buvant son café, appuyé contre l'évier de la cuisine, et se brûla au contact du breuvage qu'il n'avait plus le temps de laisser refroidir. Il sortit sa langue de sa bouche et effleura timidement sa lèvre endolorie au-dessus de laquelle trônait sa fine moustache aussi grisonnante et drue que ses cheveux. La brûlure s'estompa, mais la longueur de sa moustache lui fit froncer les sourcils. Il se promit d'aller directement chez le barbier après son travail.

Sa femme entra en bâillant, ses pieds traînant des pantoufles à demi enfilées. L'immense t-shirt rose qui lui servait de chemise de nuit ne suffisait pas à masquer ses formes rondes. Il l'aimait, parfois peut-être mal, mais il l'aimait. Sans doute ne lui démontrait-il pas assez souvent ses sentiments. Avec les années, elle avait beaucoup grossi tandis que lui, Carlos, voyait fondre sa belle musculature. Ils partageaient le même constat, qui aurait pu devenir un complexe ou même une source de rejet, celui de voir leur corps changer et vieillir. Au lieu de les éloigner l'un de l'autre, le déclin inéluctable de leur jeunesse devenait jour après jour une des raisons supplémentaires qui scellaient leur amour. Si les premiers signes de vieillesse les avaient perturbés, ils ne gênaient plus leur nudité respective. Lorsqu'ils se regardaient mutuellement, leurs yeux caressaient non pas un corps, mais un conjoint, un complice, un ami, un amant, dans son entièreté, avec ses qualités et ses défauts. À leur rencontre presque quarante ans plus tôt, ils s'étaient acceptés comme ils étaient. Maintenant, ils acceptaient ce qu'ils devenaient. Monique, que tout le monde appelait Mona, mit à chauffer la bouilloire. Depuis qu'elle avait lu dans un magazine que certaines tisanes aidaient l'organisme à maigrir, elle en buvait toute la journée, y compris au petit-déjeuner. Elle savait bien que c'était inutile, le seul résultat probant étant que la fréquence de ses pauses-pipi avait considérablement augmenté. Tout en étant pleinement consciente que cela ne fonctionnait pas plus que les tisanes, elle n'omettait jamais de mettre une crème antiride sur son visage. Une légère

couche de mascara sur ses cils, un nuage de blush sur ses joues et un gloss incolore sur ses lèvres constituaient son seul rituel beauté, immuable depuis toujours. Au fond d'elle, elle se fichait de son apparence, mais c'était une façon de dire à son époux qu'elle prenait soin d'elle et qu'elle le faisait pour lui. De la même manière qu'il allait chez le barbier pour entretenir sa moustache et ses cheveux. Parce qu'elle adorait qu'il rentre à la maison, frais et propre comme un jeune premier.

Son café terminé, Carlos sourit en la regardant, puis ses yeux se posèrent sur la pendule de la cuisine. Six heures et quart ! Posant brusquement sa tasse, il effleura rapidement la joue de sa femme d'un léger baiser et se dépêcha de sortir de la maison. Il détestait être en retard à son travail, les locataires des appartements risquaient de le signaler à l'entreprise de nettoyage et le patron, Monsieur Petropoulès, n'était pas commode.

Mona regarda par la fenêtre son homme vêtu de la combinaison blanche et verte au logo de l'entreprise « Nettoie-tout », qui montait dans la voiture. Un bref instant, elle fut prise de l'envie de lui courir après, de l'empêcher de partir. Elle en fut surprise, ce n'était jamais arrivé. Elle suivit des yeux la voiture qui quittait leur petit pavillon. En soupirant, elle serra ses bras autour d'elle. Elle avait la chair de poule. Elle resta ainsi un moment, le regard perdu vers l'extérieur, assailli par un sentiment désagréable qu'elle ne parvint pas à identifier. Le bruit de la bouilloire la tira de sa rêverie.

Carlos arriva à Sornillet. Un incendie avait éclaté la veille. Son cœur se serra. Au loin, les collines dégageaient une fumée opaque et noire. Il eut une prière silencieuse pour son beau-frère, pompier, qui devait être là-bas, dans la gueule du monstre rougeoyant, en train de lutter contre les flammes. Après un crochet au siège de l'entreprise pour récupérer le véhicule utilitaire dans lequel l'attendaient sagement seau, balai, serpillières et autre matériel, il se rendit sur son lieu de travail. Il commença par rentrer les conteneurs à poubelle dans le local attendant à l'immeuble. Il avait oublié de les sortir hier. Il était devant la télévision avec Mona quand il y avait pensé. Il était tard, le film était déjà terminé et ils s'étaient tous deux assoupis devant l'écran. Maudissant sa négligence, il avait sauté dans sa voiture pour réparer sa bétise. Les éboueurs passant très tôt le matin, il n'avait pas eu d'autre choix. Heureusement, aucun des habitants de l'immeuble ne l'avait vu. Certains se seraient empressés de rapporter son oubli à son patron et il aurait eu droit à un véritable sermon. Il eut

soudain la vision de Monsieur Petropoulès, boudiné et transpirant dans sa veste de costume trop serrée, un pan de chemise débordant sur son pantalon, agitant de sa main dodue son éternel cigare puant, hurlant, le visage rouge et congestionné :

— Mais enfin, Monsieur Spineiro ! Vous n’avez pas respecté le PRO-TO-CO-LE ! (Il avait mis en place des protocoles pour tout.) Je gère une entreprise, vous me coûte de l’argent ! J’entends que vous fassiez ce pour quoi vous êtes payé ! Si vous ne respectez pas le PRO-TO-CO-LE de sortie des conteneurs, les clients se plaindront ! Et trouveront une autre entreprise pour nettoyer leur immeuble ! Or, je suis le MEILLEUR dans ce domaine et je compte bien le rester !

Carlos frissonna. L’odieuse image s’estompa. A priori, il avait échappé au pire, mais il lui faudrait être plus vigilant s’il voulait s’épargner des remontrances. Hier soir, il avait juste aperçu la demoiselle du troisième étage qui rentrait chez elle. Elle était arrivée par l’arrière du bâtiment et semblait pressée. Elle n’avait pas remarqué Carlos qui se tenait près de l’entrée. Elle était toujours gentille et polie avec lui. Il savait qu’elle ne l’aurait pas dénoncé. Même si elle ne se montrait pas familière, elle ne le snobait pas lorsqu’elle le croisait contrairement aux deux ou trois vieilles chouettes qui le prenaient de haut.

Lorsqu’il entra dans le hall de l’immeuble dans lequel il devait officier, une odeur âcre et une flaque collante lui indiquèrent que quelqu’un avait encore fait pisser son chien au pied des boîtes aux lettres. Cela attendrait. Il commençait toujours par l’étage le plus élevé et nettoyait l’ascenseur et l’entrée en dernier. L’immeuble était ancien et Carlos détestait le sol des couloirs revêtu de moquette. Il était obligé d’y passer l’aspirateur. Le bruit faisait systématiquement ronchonner certains habitants, les mêmes qui auraient ronchonné si le ménage n’était pas fait. Carlos travaillait rapidement, mais bien. Mû par l’habitude, son corps effectuait son travail avec précision, son œil enregistrant la petite trace à essuyer, l’emballage de bonbon à ramasser. Forcément, cinq étages dans ce bâtiment, cinq fois les mêmes gestes à effectuer, puis les deux immeubles suivants, bâtis sur le même schéma. Quinze couloirs identiques, chacun possédant à son bout une fenêtre. Le syndicat de copropriété avait demandé à ce que des garde-corps y soient installés, jugeant qu’elles étaient trop basses et par conséquent dangereuses. Le coût d’installation des rambardes sécuritaires étant trop élevé, il avait été décidé de simplement les verrouiller pour en empêcher l’ouverture. Mais rien n’avait encore été fait. Carlos continuait donc de les nettoyer, recto verso, une fois par mois. Le cinquième et le quatrième étage